

## **Le bonheur possible dans le drame *Una vida sin mancha* (1883) de María del Pilar Sinués**

**SYLVIE TURC-ZINOPOULOS,**

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE – CRIIA (EA ROMANES)

sturczin@u-paris10.fr

1. María del Pilar Sinués expose très clairement dans *El ángel del hogar* son projet d'écriture en s'adressant à son public, exclusivement féminin : «Jóvenes esposas [dit-elle], hijas de familia, mujeres todas que sabéis sentir, a vosotras me dirijo, y para vosotras escribo, porque ya os he dicho otras veces que vuestra felicidad me interesa mucho.» (Sinués, 1881 ; 237). L'auteur place le sujet du bonheur au cœur de son œuvre. Elle défend la thèse que celui-ci est possible malgré le malheur qui frappe le genre humain et les femmes en particulier<sup>1</sup>. Plutôt qu'un discours abstrait qui s'adresserait à la Raison, elle fait le choix du cœur dans *Una vida sin mancha* (1883)<sup>2</sup>, drame qui met en scène trois protagonistes – Pepita, Margarita et Clara – dont les tourments doivent bouleverser les lectrices. En effet, il s'agit pour l'écrivaine d'apprendre à son lectorat par le biais de l'émotion, de sa capacité à « sentir » – verbe ô combien essentiel dans ce genre de littérature –, comment surmonter les épreuves de la vie, si douloureuses soient-elles, pour parvenir à la félicité. Entreprise *a priori* paradoxale mais source de bonheur sans pareille réservée à celle qui, pour l'atteindre, devient « un ange », image de la femme idéale telle que la conçoit la romancière et qu'elle contribue à imposer à la société espagnole de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Mais cette quête du Graal demeure parsemée d'obstacles et l'échec s'avère inévitable si les conseils prodigués restent lettre morte.

1. María del Pilar SINUÉS pose le principe suivant : «Terrible compañero de la vida de la mujer es el dolor» (*Ibid.*, p. 346.)
2. Notre édition de référence sera celle de SINUÉS María del Pilar, *Una vida sin mancha* publiée dans *Dramas de familia*. Primera serie, Madrid, Imprenta de la Viuda e Hijos de J.A. García, 1883.
3. Alda BLANCO situe María del Pilar SINUÉS parmi les écrivaines de la « domesticité » aux côtés de Faustina SÁEZ DE MELGAR et Ángela GRASSI ; voir : *Escritoras virtuosas: narradoras de la domesticidad en la España isabelina*, Granada, Editorial Universidad de Granada, 2001, p. 12-13.

2. Le bonheur ne va pas de soi. Il réclame son lot de sacrifices pour devenir possible : telle est l'idée développée par María del Pilar Sinués sur laquelle nous allons nous pencher.

### **Quels mots pour dire le bonheur ?**

---

3. Il convient de cerner ce concept : comment l'auteure l'entend-t-elle ? Animée d'un souci pédagogique, elle le définit clairement dans le dernier chapitre (XXII) de *El ángel del hogar* intitulé «La felicidad». En refermant l'ouvrage, la lectrice doit être convaincue que les peines endurées n'auront pas été vaines. La narratrice-amie l'affirme avec lyrisme : «La felicidad existe. La vida es buena y hermosa, y está llena de amor, de goces, de ternura, y embellecida con el sol, las flores y la luna que el Eterno nos ha dado.» (Sinués, 1881 ; 340). La félicité est à la portée de toutes les femmes ; elle n'est pas soumise à la chance. Elle correspond à un état d'esprit : le sentiment intime d'une paix intérieure, qui jouit d'une conscience tranquille<sup>4</sup> ; bien inestimable entre tous que rien ni personne ne peut arracher à celle qui en possède une.
  4. Fille du Ciel, messagère envoyée par Dieu, la félicité habite l'âme qui veut bien l'accueillir. L'acceptation des épreuves, la ferveur dans la prière, la sincérité dans les affections, la pratique de la vertu, l'indulgence et l'amour du prochain apportent une joie intérieure ici-bas mais ouvrent aussi les portes de l'Au-delà où cette joie se fera éternelle<sup>5</sup>. Par opposition, «la dicha», selon María del Pilar Sinués, varie au gré de la satisfaction de nos désirs, éphémères et inconsistants par nature. Il s'agit davantage d'« un plaisir » qui relève de ce monde ; un plaisir qui devient une source d'inquiétude car passager et soumis aux aléas de la désillusion. L'auteure qui veut contribuer au bonheur de ses lectrices se réfère donc à «su felicidad» profonde, pérenne, spirituelle plutôt qu'à «su dicha» fugace, aléatoire et matérielle.
- 4 C'est là la définition que nous propose le *Diccionario de la Real Academia Española* (23<sup>e</sup> édition, 2014) du mot «felicidad» : «(Del lat. *felicitas*, -*ātis*).1. f. Estado del ánimo que se complace en la posesión de un bien.». Le dictionnaire de la *Academia usual* de 1884 proposait sensiblement la même explication : «Estado del ánimo que se complace en la posesión de un bien cualquiera.»
- 5 «Allí [el cielo] encontraremos la verdadera, inmutable, la eterna felicidad» affirme María del Pilar SINUÉS (1881 ; 339).

5. *Una vida sin mancha* renvoie directement à l'objet de notre réflexion car l'exemplarité de la conduite est la condition *sine qua none* pour accéder au bonheur d'une conscience tranquille parce qu' immaculée<sup>6</sup>. Ainsi, l'écrivaine préfère-t-elle au texte théorique, qu'elle estime rebutant pour son public, le roman mélodramatique qui met en scène les risques de ne pas adopter une existence vertueuse et la quiétude morale qu'on en tire si l'on s'y astreint. Ce genre littéraire qui joue sur le registre du pathétique doit susciter la pitié et la compassion chez les lectrices amenées à s'identifier aux personnages confrontés à la souffrance. L'auteure expose donc trois vies soumises au malheur dont la valeur argumentative sert à démontrer que la félicité reste possible malgré les vicissitudes de l'existence.

### **La représentativité du malheur de trois vies**

6. Les lectrices découvrent trois personnages féminins : Pepita, Margarita et Clara qui les symbolisent dans leur diversité. L'enfant, la jeune femme et la femme âgée renvoient aux « missions » dévolues à la gent féminine de fille, d'épouse et de mère. La première appartient au peuple tandis que les deux autres font partie de la classe moyenne madrilène désargentée. Clara – la bien nommée dont l'âme est pure – établit un lien avec Pepita et Margarita par le biais de la compassion. Elle incarne la sagesse comme le souligne la narratrice : «debía ser maestra [remarque-t-elle] en la ciencia dolorosa que enseña a leer en los corazones, y que se llama experiencia.» (Sinués, 1883 ; 27)
7. Le roman commence en 1877 par un bel après-midi du mois de mars dans le parc du Retiro. La respectable cinquantenaire observe une scène de la cruauté enfantine : des fillettes richement vêtues s'amusez tandis qu'une mendicante du même âge les regarde avec envie ; Ofelia, la plus charitable, invite la misérable à rejoindre le joyeux groupe mais Sofia, hautaine et orgueilleuse, la rejette avec violence se moquant de ses guenilles. Humiliée, la pauvre court se cacher pour pleurer. C'est alors qu'intervient Clara
- 6 Dans *El ángel del hogar*, Tome I, on retrouve cette même idée de « tache » avec le premier mélodrame dans lequel la protagoniste Magdalena entreprend, à l'âge de sept, d'écrire son journal intime qu'elle présente en ces termes : «¿No sería una cosa muy vergonzosa escribir aquí desobediencias o glotonerías? No, no; antes quemaré mi diario que manchar sus blancas hojas con la relación de acciones malas », (Sinués, 1881 ; 134).

dont les premiers mots sont des mots d'amour : «si esas niñas no te quieren, yo sí: ¿cómo te llamas?» (*Ibid.*, 16), demande-telle. Le dialogue entamé avec la gamine de huit ans se poursuit et complète le portrait de style « mélo » du personnage victime de la maltraitance familiale : orpheline, elle est élevée par une tante acariâtre qui lui reproche le pain dur qu'elle lui donne. Pepita figure l'enfant du peuple, livrée à la violence de son entourage, sans éducation ; elle ne sait rien : ni exécuter des travaux féminins, ni lire, ni prier. C'est le diamant brut que la charitable dame se propose donc tout naturellement de façonner en lui enseignant ce que María del Pilar Sinués considère être les bases de la formation féminine nécessaires pour devenir une bonne épouse et une bonne mère, capable ensuite de transmettre dans son foyer l'enseignement qu'elle aura reçu. Avec tendresse, charité et compassion, Clara redonne à l'enfant blessée sa dignité ; elle sait déchiffrer les cœurs au delà des apparences et perçoit en Pepita la femme modèle qu'elle deviendra car elle est animée de : «la misteriosa fuerza que ha puesto Dios en [su] alma y en [su] cuerpo» (*Ibid.*, 18) qui l'aide à faire face à son martyre. La réceptive Clara « sent » également le désespoir d'une jeune femme venue s'asseoir près d'elle accompagnée d' « une amie » et de son amant.

8. Cette seconde rencontre occasionne un nouveau récit de vie marquée par le malheur, exemplaire en tant que contre faire-valoir. La bonne dame assiste encore à une scène cruelle, cette fois-ci entre adultes : Margarita souffre la tyrannie d'un amant narcissique, archétype de l'aristocrate dévoyé, tout aussi indifférent à sa peine que la supposée amie, Luisa. Une mélancolie profonde caractérise le personnage en proie à une agitation intérieure. Consciente d'être l'artisane de sa propre perte, elle confesse sa faiblesse :

Cuando me pongo a pensar en que con un grande esfuerzo podría romper estas relaciones y salir de su tiranía [ la del barón ], me siento poseída de terror; pero no es por tener que renunciar a él, sino por la soledad moral en que voy a quedar. ¡Sola en el mundo! Sin esposo, sin hijos, sin hermanos, sin padres! ¿Qué haré yo de mis largos días y de mis eternas noches? ¿Qué será de mí? (*Ibid.*, 24)

9. Désespérée, ayant perdue l'estime d'elle-même, elle ne surmonte pas la peur de l'abandon qui se traduit chez elle par un vide ; un vide affectif qui l'accable au plus profond d'elle-même et transparait dans son logis, fidèle reflet de sa souffrance, où explique le narrateur : «[...] el alma sentía una indecible impresión de tristeza, un vacío inexplicable; era la ausencia de

todo amor» (*Ibid.*, 60). Effectivement, la jeune femme éprouve une solitude morale depuis son enfance, privée de l'amour d'une mère despotique et d'un père défaillant, d'une fratrie indifférente ; puis d'un mari débauché qui l'a rudoyée lorsqu'elle l'a trompé croyant rencontrer un homme qui la chérirait. Frappée d'ostracisme par la société après sa séparation conjugale, pour échapper à la dérélition qui la mine, elle est tombée de Charybde en Scylla sous le joug d'un amant qui l'opprime. Sa vie porte désormais la tache de ses adultères. À la solitude qui perdure est venu s'ajouter un sentiment de culpabilité. Clara a « senti » ce désespoir. C'est pourquoi, elle a murmuré ce conseil à l'affligée : «¡Valor, señora, valor!» (*Ibid.*, 29), maître-mot de l'existence de «una mujer que ha sufrido mucho», comme elle se présente elle-même. Ces paroles pleines de Grâce sont celles d'un ange de douceur qui reconfortent immédiatement l'âme en détresse et s'adressent indirectement aux lectrices dans la peine. Devenues amies, la vieille dame offre à la plus jeune un manuscrit où elle a consigné les événements de sa vie. Ce document, à l'instar du roman de María del Pilar Sinués, constitue un « manuel de conduite » destiné à consoler les souffrances en montrant l'exemple d'une pratique guidée par la force de la volonté unie à une foi religieuse sans faille.

10. Clara commence son récit par un mot clé qui la définit «la desgracia». «La desgracia presidió mi nacimiento» (*Ibid.*, 66), affirme-t-elle. Enfant non désirée, née au moment de la ruine familiale – son père, fidèle défenseur de Ferdinand VII, fut déporté aux îles Philippines où sa mère, à cause de l'accouchement et du climat, perdit sa santé –, elle fut privée d'un amour qu'accapara sa jeune sœur Carmen idolâtrée. Totalement ignorée au sein du foyer, elle reporta son affection sur un petit frère, Esteban, aveugle et déficient mental, également rejeté auquel elle se consacra comme une mère dès l'âge de onze ans. À la mort du père, elle soutint seule la maisonnée par abnégation en travaillant durement pour éviter à tous la misère. Elle tira sa force du sentiment d'être utile, de l'amour qu'elle éprouvait malgré tout pour les siens et de sa foi en Dieu qui la soutint dans ses épreuves. Celles-ci ne s'arrêtèrent pas là car elle endura le martyre quand sa sœur lui vola son fiancé mais elle sublima la douleur en se sacrifiant par oubli d'elle-même, conduite qui lui donna la satisfaction d'offrir le bonheur à Carmen.

11. À la différence des autres personnages, Clara a bénéficié malgré tout dans cette longue suite de malheurs de moments de bonheur déterminants liés à l'amour familial : c'est là l'élément essentiel qui lui a permis, en plus

de l'amour du Créateur, de toujours se relever. Sa résignation et sa constance forcent l'admiration. Son exemple ouvre les yeux de son entourage et le transforme dans le sens de la bonté. Ainsi au seuil de la mort, chacun des parents reconnaît-il la valeur de cette enfant sacrifiée, lui demande pardon de son inconduite, la bénit, la recommande à Dieu et s'engage à veiller sur elle du haut du Ciel. Les ultimes mots maternels définissent le véritable bonheur qui accompagnera la fille enfin reconnue dans son infinie mansuétude : «Acaso, hija mía — lui dit sa mère —, no poseas nunca lo que el mundo llama dicha, es decir los intereses materiales: pero la dulce paz del alma no te faltará nunca, porque has sido mártir de tu deber y de tu amor a los tuyos.» (*Ibid.*, 91) Cet acte de reconnaissance est capital car il gomme à jamais le sentiment d'abandon et donne la force nécessaire pour affronter l'adversité. Le pardon de la jeune fille lui permet également de conserver une conscience tranquille par la réconciliation avec l'autre.

12. L'exemplarité de la conduite de Clara a conquis le cœur du Vicomte de La Torre, aristocrate à son image, qui n'hésite pas à se ruiner pour faire recouvrer la vue à Esteban. Mais curieusement, la narratrice décide d'éluder cette période heureuse prétextant que le récit est déjà trop long et la réduit à une seule phrase qui résume dix-huit ans de félicité<sup>7</sup> comme si les gens heureux n'avaient pas d'histoire. En fait, cet épisode ne présente pas d'intérêt pour l'auteure comme le font les épreuves qui montrent aux lectrices la grandeur du dépassement de soi, principe sur lequel repose ce mélodrame. Précisément, une autre calamité attend la veuve qui se défait des quelques biens de son défunt mari pour porter secours à sa sœur Carmen restée seule et malade. Une nouvelle fois, l'héroïne tire de ce drame la joie intense d'avoir accepté le sacrifice de sa personne : «¡[...] cuán tranquilo y dichoso estaba mi corazón! [s'exclame-t-elle] ¡ con qué delicia pensaba en la felicidad, en el restablecimiento de Carmen [...]! ¡ qué celeste paz había en mi alma!» (*Ibid.*, 100)

13. Si le bonheur dans le sens de «dicha» n'est pas un état constant mais passager et possible, «la felicidad» requiert d'autres conditions que se propose d'exposer ce roman édifiant.

7 «Durante diez y ocho años fui la más feliz de las mujeres, mi felicidad estaba acibarada por la mala salud de mi esposo, cuya dolencia apareció de nuevo, pasados algunos años.» (*Ibid.*, p. 97)

### **La thèse du bonheur possible dans le malheur**

---

14. La faible Margarita constitue un contre-exemple : cette figure repoussoir montre aux lectrices ce qu'il ne faut pas faire. Le manuscrit-manuel que lui a donné Clara n'a servi à rien alors qu'implicitement la jeune femme aurait pu se « sauver » elle-même en s'astreignant aux règles de conduite prescrites, message indirect adressé aux lectrices encore réticentes à l'oubli de soi. La protagoniste poursuit donc une longue descente aux enfers, submergée par la culpabilité. Désemparée, elle ne pratique aucune des trois vertus théologiques : la charité, l'espérance ou la foi. De plus, il lui manque une vertu cardinale essentielle : le courage. Consciente de perdre sa jeunesse, désespérément seule, elle a besoin du soutien d'autrui pour mettre de l'ordre dans son existence – contrairement à la valeureuse Clara qui puise d'abord sa force en elle-même : « Aide-toi et Dieu t'aidera », telle serait sa devise. Mais Margarita doit avant tout lutter contre sa personne : contre sa lâcheté de ne pas rompre avec un amant et une « amie » qui l'avalissent, contre sa panique devant la solitude et la misère. C'est en cela qu'elle est coupable car elle préfère subir qu'agir. Elle ne comprend pas le sens du sacrifice de soi qui, pour la vieille dame, est un devoir dans l'accomplissement duquel naît le bonheur. Elle rejette la vie de martyre de la vicomtesse qu'elle juge inutile prétextant que sa réputation est à jamais entachée. Si Clara, porte-parole de María del Pilar Sinués, recommande pour sa rédemption le retrait de la société, l'abnégation, le travail afin d'atteindre la paix de l'âme, seule source de félicité ici-bas, elle préfère céder au *Carpe diem* prôné par Luisa, son « mauvais ange ». En effet, la femme de petite vertu défend également l'idée que «la dicha está siempre al alcance de nuestra mano» (*Ibid.*, 107), mais il s'agit alors d'un pâle écho de la réflexion au cœur de *El ángel del hogar* qui précise le fait suivant : «Los medios de hallar la felicidad los tiene en su mano la mujer» (Sinués, 1881 ; 329). Encore une fois, «dicha» et «felicidad» ne se situent pas sur le même plan. Comme Clara, la brune sensuelle met sa « philosophie » en pratique et en accord avec elle-même mais dans le sens du plaisir ici et maintenant. En place de l'éloge du labeur pénible mais honnête, elle vante l'usage facile des charmes féminins pour tirer profit des hommes qu'il suffit de flatter pour mieux les tromper. Figure de la chair, elle offre le visage souriant du vice, de l'égoïsme, de la jouissance sans lendemain.

15. Un tel « bonheur » ne peut combler le vide existentiel de Margarita. Celle qui demeure sans famille, sans enfant, sans époux, sans ami(e)s ne surmonte pas une profonde désillusion face à la vie qui lui semble désormais trop longue. Elle ne songe même pas à Dieu comme à un Père aimant et miséricordieux. Son cœur se glace. Elle tombe dans une lente et sûre déchéance à la fois morale et sociale dont elle a parfaitement conscience. Son ex-amant, le baron, la voit une nuit se disputer dans la rue avec un valet plus jeune qu'elle, qu'elle entretient et qui gaspille son argent au jeu. Margarita ne pouvait pas tomber plus bas. Le travail ne l'a pas rebuté mais elle n'a pas pu surmonter sa peur de la solitude ; elle a répété le même schéma : vivre avec un homme qu'elle n'aime pas, qui de surcroît l'exploite honteusement plutôt que d'affronter l'isolement. Au bord du gouffre, elle préfère mettre fin à ses jours le 31 décembre pour ne pas lutter une nouvelle année de plus. Cette décision lui apporte paradoxalement, pour la première fois de sa vie, la sérénité qui lui a fait si cruellement défaut et lui procure une sorte de bonheur comme le révèle sa dépouille : «La fisonomía de Margarita se había inmovilizado en un dulce bienestar: la muerte había borrado en aquellas facciones toda huella de cuidados y de tristezas [...]» (Sinués, 1883 ; 124). Une terrible solitude aura accompagné la désespérée jusqu'à la fin de son existence mais également au-delà car enterrée dans un coin du cimetière destiné aux suicidés, elle sera privée à jamais de la compagnie de ses semblables : c'est là le châtement éternel que réservent les hommes à ceux qui commettent le crime d'attenter à leurs jours. Son unique amie Clara, qu'elle n'a pas écoutée, prie pour elle invoquant la Miséricorde de Dieu dans l'espoir d'un possible bonheur au Ciel auprès de Celui qui l'aura pardonné dans son infinie bonté. Mais, malgré sa compassion, elle laisse malgré tout sous-entendre que le suicide est une lâcheté : «¡[...] soportar la vida, [...] es más difícil que buscar la muerte !» (*Ibid.*, 128), s'exclame-t-elle. María del Pilar Sinués condamne cet acte sans équivoque car l'être humain doit accepter les épreuves que Dieu lui envoie avec résignation<sup>8</sup>. C'est précisément cette absence de résignation chez Margarita qui l'a conduite à l'abîme et l'a condamnée au malheur. Telle est la leçon donnée aux lectrices.

8 Voici comment María del Pilar SINUÉS définit ce concept dans le tome II de *El ángel del hogar* : «[...] la resignación, [...] es el antídoto más precioso contra todas las borrascas de la vida. La resignación, esa hija del cielo, es tan hermosa, tan dulce, tan benéfica, que en el alma de la criatura más afligida, más despreciada, más perseguida, derrama la tranquilidad y el bálsamo del consuelo. No hay pena que dulcifique, ni herida cuyos dolores no alivie» (1881 ; 232).



16. Or, cette issue catastrophique aurait pu être évitée et c'est là que l'enseignement délivré au public féminin dans le roman prend tout son sens. Le drame de la suicidée est en grande partie dû à la négligence de la mère quant à l'éducation de sa fille comme le déplore Clara, porte-voix de l'auteur : « ¡Oh! ¡Si las madres supieran lo grande que es su misión, la cumplirían mejor, educando a sus hijas para la lucha y la virtud! » (Sinués, 1883 ; 114). En effet, cette mère n'a pas donné à son enfant les armes nécessaires pour affronter la vie conçue comme « une terre de douleur<sup>9</sup> ». Elle n'a jamais inculqué l'idée sévère du devoir ou celle élevée de la religion d'où cette condamnation sans appel de Clara qui n'hésite pas à affirmer que : « Es culpa de las madres cuando las hijas caen; con una madre tierna e inteligente, [Margarita] no hubiera caído nunca. » (*Ibid.*, 42) La génitrice aurait dû contrecarrer la faiblesse de caractère de sa progéniture d'où ce conseil de la narratrice-amie qui s'invite dans le discours avec un « nous » de solidarité féminine :

Nada es más necesario para la mujer [soutient-elle] que adquirir la costumbre de sufrir, y, por decirlo así, la familiaridad con el dolor; cuando en la ocasión precisa no se sufre con valor, los acontecimientos nos dominan, y sufrimos más de lo que esperábamos poder soportar. (*Ibid.*, 104)

17. Il s'agit de cultiver la force d'âme pour faire face à l'adversité conjointement avec la pratique de la vertu.
18. La mère a également négligé l'éducation religieuse de sa fille. Elle ne lui a pas transmis l'espérance en Dieu, source de paix intérieure dans l'adversité, qui à l'image du crucifix de Clara ouvre ses bras aux âmes en peine pour les consoler. Car c'est la figure d'un Dieu plein d'amour et miséricordieux que présente le texte ; un Dieu à la volonté Duquel il faut se résigner, ses desseins demeurant impénétrables. Il n'y a évidemment pas dans ce discours prosélytique de remise en question des épreuves auxquelles le Créateur soumet l'être humain – la polémique n'a pas sa place dans ce mélodrame moralisateur – mais au contraire une reconnaissance envers Lui du soutien qu'Il apporte dans la souffrance. La lectrice doit comme Clara conserver sa foi et accomplir la Volonté de Dieu sur terre. De cette acceptation, de sa résignation naîtra la tranquillité de son âme, la satisfaction du devoir accompli. Aucune mauvaise action ne viendra entacher sa vie consa-

9 Ce sont là les derniers mots du drame qui se termine sur les douze coups de minuit annonciateurs de la nouvelle année : « [...] que la pobre Margarita no tuvo el valor de empezar en esta tierra de dolor. » (*Ibid.*, 128)

créée au Bien. Ainsi la conscience restera-t-elle pure. Voilà le sens de la démonstration qui a été faite.

19. Si le suicide de Margarita vient endeuiller les dernières pages du drame, la joie de Pepita leur donne une note de légèreté et d'espoir. L'enfant apparaît transfigurée revêtue de ses jolis habits certes modestes mais propres et à ses mesures. Elle rayonne de bonheur depuis que la vieille dame n'écoulant que son cœur l'a prise sous son aile. Même si celle-ci a cédé ses dernières économies à la tante de la fillette en dédommagement ; même si elle devra travailler pour nourrir cette nouvelle bouche, elle aura la joie d'avoir quelqu'un à aimer – verbe essentiel qui guide sa vie – et de recevoir de l'amour en retour. Elle ressentira la satisfaction de faire le Bien. Et surtout, elle accomplira une mission pour elle capitale : celle d'une mère chargée de l'éducation de sa fillette. Projet qui la remplit d'allégresse comme le prouve ses exclamations :

¡Esa niña es mi hechura! ¡Yo la sacaré de las tinieblas de la ignorancia! ¡Yo la haré amar la virtud, el trabajo! ¡Yo la enseñaré a conocer y a adorar a Dios! ¿Qué más puedo desear, que el inmenso placer que ya siento en el alma, al pensar en la redención que voy a llevar a cabo? (*Ibid.*, 111)

20. Pour répondre à notre interrogation initiale : qu'est ce que le bonheur chez María del Pilar Sinués ? C'est de se consacrer à autrui dans un total don de soi et, pour une mère, c'est de construire les bases de la félicité future de son enfant par l'éducation idéale telle que l'a définie la vénérable dame âgée, porte-parole de l'auteure. Voilà l'ultime message de cet ouvrage édifiant.
21. La romancière a montré dans son drame à la tonalité « mélo », le bel exemple d' « une vie sans tache » pour édifier les femmes de son époque dans le but de leur enseigner la voie de la félicité. Le personnage de Clara, à l'âme limpide, doit les inciter à une pratique qui met en accord la pensée entièrement tournée vers le Bien et l'existence sans craindre les sacrifices. La confiance en un Dieu miséricordieux et consolateur leur permettra de surmonter les tourments de « cette vallée de larmes » qu'est le monde, de ne pas laisser anéantir leur esprit par la douleur comme l'infortunée Margarita qui n'a pas compris que ses joies seraient venues de ses affres dépassés dans le don de soi. De cette conception harmonieuse de l'existence naîtront une force et une paix intérieures, celles de la conscience qui se sait immaculée. En outre, la façon d'agir des lectrices ainsi éclairées aura une influence

vertueuse sur leur entourage au sein de leur maisonnée ; puis, à plus long terme sur la société espagnole toute entière.

22. Si donc ce public suit ces préceptes en s'inspirant de l'exemple de la vieille dame, alors María del Pilar Sinués aura le sentiment d'avoir réussi la mission qu'elle s'est fixée de façonner « l'ange du foyer » de son siècle ; elle sera une écrivaine comblée qui revendique une écriture dont l'objet reste «LA FELICIDAD DE SER ÚTIL A [SU] SEXO». (Sinués, 1881 ; 349) [La phrase est écrite en lettres capitales et conclut l'ouvrage en 2 tomes]

## **Bibliographie**

---

BLANCO Alda, *Escritoras virtuosas: narradoras de la domesticidad en la España isabelina*, Granada, Editorial Universidad de Granada, 2001.

SINUÉS María del Pilar, *El ángel del hogar*, T. I, sexta edición, Madrid, Librerías de A. de San Martín, El libro de oro, 1881.

SINUÉS María del Pilar, *El ángel del hogar*, T. II, 6a ed., Madrid, Librería de A. de San Martín, 1881.

SINUÉS María del Pilar, *Una vida sin mancha, in Dramas de familia*, Primera serie, Madrid, Imprenta de la Viuda e Hijos de J.A. García, 1883.